

LUCETTE

Vous savez, Armand et moi, on est surtout restés ensemble à cause du bistrot.

ARMAND

Chez les Auvergnats, c'est ce qui ressemble le plus à l'amour.

PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR
WWW.MARSDISTRIBUTION.COM

© LE CERCLE NOIR pour **SILENZIO** photos Hassen Brahiti - document non contractuel

Appartement

Le Grand

UN FILM DE PASCAL THOMAS

DISTRIBUTION :
MARS DISTRIBUTION
1, PLACE DU SPECTACLE
92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX 9
TÉL. : 01 71 35 11 03
FAX : 01 71 35 11 88

PRESSE :
ANDRÉ-PAUL RICCI ET CHRISTOPHER ROBBA
6, PLACE DE LA MADELEINE - 75008 PARIS
TÉL. : 01 49 53 04 20
FAX : 01 43 59 05 48
APRICCI@WANADOO.FR

Nathalie Lafaurie présente

MATHIEU AMALRIC

LÆTITIA CASTA

PIERRE ARDITI

Le Grand Appartement

UN FILM DE PASCAL THOMAS

SORTIE LE 27 DÉCEMBRE 2006
DURÉE : 1H43





Habiter signifie donc tarder autour du foyer, à la manière préhistorique, près du feu qui réchauffe, éloigne du danger des bêtes et protège des intempéries. Dans l'habitation se dit aussi le gîte des animaux cachés des prédateurs et à l'abri des risques encourus par la lutte consubstantielle au fait de vivre dans un même espace. Le gîte s'apparente à la tanière, au repère, au terrier, au refuge.

(...) La maison vaut comme une cellule monacale autant qu'un terrier. Elle s'organise autour de la bibliothèque, des papiers, des notes, des archives, des cahiers, des calepins, des projets d'écriture. Mais aussi autour de ce que Charles Fourier appelle une passion pivotale : une figure, une personne autour de laquelle s'organise le foyer et qui garde le feu actif pendant que s'assouvit sur la rotondité de la planète une pulsion chasserresse et nomade, dynamique et impérieuse...

*Michel ONFRAY
Théorie du voyage - Biblio / Essai*



Synopsis

Francesca et Martin vivent, entre réalité et fiction, dans une joyeuse bohème. Et surtout au-dessus de leurs moyens. Ils occupent en effet un immense appartement à petit loyer qu'ils doivent aux bontés de la vieille loi de 1948. Ce grand appartement est le phalanstère de l'amitié. Leur ami metteur en scène le transforme en studio de cinéma. Tous leurs parents excentriques ou malmenés par le sort y trouvent refuge. La vie y est un vaudeville et une fête permanente, pimentée par les mésaventures sentimentales de Martin, séducteur malgré lui, et par les liaisons d'Adrien, fasciné par les fromagères, les vendeuses de légumes, par toutes les marchandes de

victuailles. Ce grand appartement est le dernier paradis sur terre, plein de musique, de danses et de rires. Francesca doit le défendre contre la rapacité de la propriétaire qui veut récupérer l'appartement pour le vendre. Ses connaissances juridiques, sa fantaisie et son charme suffiront-ils à sauver ce petit monde menacé ?



Le Paradis Menacé

LE GRAND APPARTEMENT, c'est l'histoire d'un paradis menacé par la dureté des temps. Profitant de la loi de 1948 qui plafonne encore les loyers de certains immeubles anciens, Francesca (Lætitia Casta) et Martin (Mathieu Amalric) ont imaginé et construit un refuge. Ils refusent la logique économique, celle d'une société qui rend tout hors de prix, qui augmente les loyers et empêche de choisir la rue ou le quartier selon ses goûts et ses affinités. Ils mènent, à force de ruses et d'astuces juridiques, une guérilla contre la spéculation immobilière qui conduit à rendre difficile voire impossible aux gens qui s'aiment la possibilité de vivre ensemble. Ils tentent d'échapper à l'obsession du profit qui nous contraint tous à l'égoïsme, donc à la solitude.

Pour Francesca et Martin, qui accueillent toutes sortes de brebis perdues, dont leur ami Adrien (Pierre Arditi), un cinéaste inventif mais impécunieux, les immeubles ne doivent pas être des casernes qui regroupent les gens selon leurs revenus ou leur fortune, mais des phalanstères festifs où les artistes cohabitent avec les hommes d'affaire et les rentiers, où les personnages de Murger, l'auteur de «La Vie de Bohème», côtoieraient le baron de Nucingen, le banquier balzacien.

LE GRAND APPARTEMENT est le manifeste joyeux d'un retour à la chaleur humaine et à la liberté. Un rejet du tout-rentable qui défigure les villes, mène à la disparition des bistrotts au profit des agences bancaires et des marchands de fringues. Le refus instinctif de toutes les contraintes qui nous paralysent, comme l'obligation

d'être asservis jusqu'à la mort à une banque maîtresse absolue de votre vie qui peut à tout moment vous étrangler et faire de vous un interdit bancaire, c'est-à-dire un paria.

LE GRAND APPARTEMENT est une incitation à s'affranchir de tous les tabous dictés par la mode et ses grands prêtres, à refuser l'uniformisation des esprits et des corps, à revendiquer pour les femmes le droit de ne pas être lisses comme des statues, sans être montrées du doigt par ceux qui proscrivent le naturel parce qu'ils ont peur de la nature. LE GRAND APPARTEMENT est un plaidoyer pour la désobéissance, qui est une victoire sur la peur, bref un joyeux rappel au désordre.



LA GRAND-MÈRE

Retiens bien ça de ta grand-mère : les maris ne sont que des animaux de compagnie. Alors pourquoi les mettre dehors ? Où iraient-elles, ces pauvres petites bêtes ? C'est ce que j'ai dit souvent à ton grand-père. Et ça le faisait rire. Pourquoi tu prendrais pas un amant ?



Francesca (Lætitia Casta)

Lætitia Casta prête à Francesca sa force, sa fragilité, sa sensualité. Le rôle a été conçu pour elle dans l'idée de mettre en relief toutes ses qualités de comédienne et en faire le «véhicule» (comme on dit dans *Variety*) que sa riche personnalité réclamait. Mariée à un critique de cinéma (Mathieu Amalric), Francesca se débat comme une superbe diablesse pour défendre sa famille harcelée par les proprios et les huissiers. Elle est l'âme de cette tribu indocile dont elle protège l'insouciance et la joie de vivre. Personne ne l'aide, ni Martin, trop charmant pour être un mari solide, ni son hôte et ami Adrien, un cinéaste qui ne pense qu'à son art et à lui-même. Lætitia Casta montre tout l'abattage d'une Sophia Loren en interprétant cette mamma couveuse à la mode napolitaine dont le corps somptueux est une invite au plaisir. Sans rien perdre de sa féminité et de sa séduction, Francesca potasse le droit, plaide elle-même devant les tribunaux pour sauver ce grand appartement dont dépend la survie des siens. Lætitia Casta a aimé ce rôle : «Mon personnage prend les choses en mains, dit-elle. Il se

préoccupe de la législation, riposte. Une très jolie manière d'être une femme entreprenante. C'est vif, vivant et drôle.»

La meilleure arme de Francesca, c'est sa spontanéité, son goût du bonheur, la fraîcheur et la grâce qui imprègnent tous ses gestes, l'allégresse qu'elle doit à son heureuse nature et qui lui fait prendre les choses comme elles viennent, même les infidélités de Martin, ces petites trahisons inséparables de toute vie amoureuse. Lætitia Casta s'est identifiée à Francesca. Cette fille de la Corse, qui ressemble à la Joconde dont elle a le sourire et le mystère, vient de l'univers des top-modèles où elle a étonné les photographes les plus blasés par son naturel. Attendue au tournant lorsqu'elle a commencé sa carrière de comédienne, elle a triomphé dans «Ondine» de Giraudoux au Théâtre Antoine grâce à cette légèreté, cette tendresse et cette fantaisie qui éclatent dans son interprétation de Francesca Cigalone.

ADRIEN

Tu sais bien que pour moi les seules femmes vraiment désirables sont les femmes qui trônent derrière les monceaux de victuailles.

MARTIN

Toutes nourritures confondues ?

ADRIEN

Toutes.



Adrien (Pierre Arditi)

Adrien (Pierre Arditi), c'est l'ami insupportable dont on ne peut pas se passer. Metteur en scène confidentiel, il a pris pension chez les Cigalone. Il a choisi Martin (Mathieu Amalric) et Francesca (Lætitia Casta) comme bienfaiteurs, hôteliers et mécènes. Il a installé chez eux sa table de montage, il a transformé le grand appartement en plateau de cinéma. Il y accueille ses maîtresses qu'il choisit parmi les professionnelles de l'alimentation parce qu'il aime autant la bonne chère que la bonne chair. Il estime faire un grand honneur à Martin et à Francesca en les mettant au service de son art et de sa personne.

Mais Adrien, interprété avec virtuosité et finesse par Pierre Arditi, n'est pas seulement un parasite, mais aussi un ami précieux malgré son égoïsme. Sa présence envahissante, loin de séparer Francesca et Martin, les rapproche. Il fait de la vie quotidienne dans ce grand appartement une fête permanente. Il métamorphose tous ceux qui passent à sa portée en acteurs pour le film improbable qu'il est en train de tourner. C'est un écornifleur de charme. C'est aussi l'ami des mauvais jours. C'est lui qui, grâce à son charme, évitera aux Cigalone d'être jetés à la rue. Dans ce double rôle de profiteur rusé et de sauveur altruiste, Pierre Arditi déploie cette maestria et ce panache qui font de lui l'héritier de Jules Berri et de Pierre Brasseur.

MARTIN

Laissons tomber les huissiers, et ils nous laisseront tomber. Il faut décourager l'ennemi. Il n'y pas un problème que l'inaction ne finisse par résoudre, crois-en mon expérience.



Martin (Mathieu Amalric)

L'histoire de Martin pourrait s'appeler «les femmes et le pantin». Martin (Mathieu Amalric) est un séducteur victime de sa séduction. Il est happé par les femmes. Critique de cinéma, il part pour l'Italie où il doit participer à un festival en hommage à Cesare Zavattini, un des piliers du néo-réalisme, scénariste entre autres de Vittorio de Sica. Là, il trompe Francesca, son épouse, malgré lui. Il se laisse séduire. C'est un mari aimant mais il est incapable de résister à une femme qui le désire. C'est un bon père de famille mais un homme-objet. Au fond, peu importe. Le chef de famille, ce n'est pas lui, mais Francesca. Il le sait et il prend le risque de la perdre

alors qu'il n'est rien sans elle. Il le reconnaît dans un moment de lucidité : «Je ne sais rien foutre !» Mathieu Amalric donne au personnage de Martin sa drôlerie, son charme frémissant. Il est à la fois joyeux, volage et désolé des conséquences de sa légèreté. Martin est un rêveur qui marche dans la vie le nez au vent et qui demande pardon quand il a fait une grosse bêtise. Les femmes l'aiment comme il est. Elles n'attendent pas de lui plus qu'il ne peut leur apporter. Elles le prennent en souriant comme mari et amant de compagnie. Il les distrait par sa gaïté et sa fantaisie. À elles de s'occuper des choses sérieuses et de faire face aux soucis.

FRANCESCA

Disons que nous sommes entre les mains du hasard. Profitons de ce moment de répit qui nous permet de rester ensemble. Vivons sans souci. C'est le souci qui attire le malheur.



Pascal Thomas par Jean-Pierre Lavoignat

Ils ne sont pas nombreux, les vrais dilettantes, dans le paysage cinématographique français, aux contours si dessinés et au relief si escarpé. Pas étonnant que Pascal Thomas y apparaisse comme quelqu'un d'atypique. D'autant qu'il n'est pas à une contradiction apparente près. Il est même, comme on lit dans les guides touristiques, une terre de contrastes à lui tout seul ! À la fois cinéphile passionné et cinéaste à la carrière imprévisible, entrecoupée de longues périodes d'absence dont on a du mal à savoir si elles étaient voulues ou subies (sans doute les deux : il a pu ainsi profiter en même temps de la légende qui entoure les cinéastes maudits et de la liberté excitante d'une vie non programmée). À la fois cultivant une réputation de nonchalance et alignant, en 35 ans, un court métrage, treize longs, deux téléfilms, des spots de pub par centaines, plus quelques portraits de cinéastes, sans parler des projets qu'il n'a pas menés à leur terme ! À la fois chanteur de la vie de province où il est né (le 2 avril 1945, dans la Vienne) et parisien pur jus depuis plus de quarante ans, adorant les rues

et les bistrotts de la capitale. À la fois assoiffé de nouvelles rencontres, de nouvelles aventures et d'une constante fidélité à ses amis, collaborateurs et interprètes. À la fois réalisateur de comédies populaires et proche - dans la vie comme dans son œuvre - de héros du cinéma d'auteur pur et dur, tels Jacques Rozier et Maurice Pialat. À la fois lecteur insatiable, érudit pointu, collectionneur de manuscrits et d'éditions rares, et... grand spécialiste du loto-foot ! À la fois doux rêveur et militant déterminé (y compris auprès de José Bové). À la fois en marge du système et occupant de vraies responsabilités au sein d'institutions très officielles (l'Avance sur recettes, la SRF...). Jusqu'à son look qui sème la confusion. Un air un peu égaré, des lunettes rondes qui lui mangent le visage, les cheveux en bataille, le visage rarement rasé de près, la cravate dénouée, le costume froissé... Un intello perdu dans ses pensées ? Un artiste

égaré dans ses réflexions ? Un poète réfugié dans ses rêves ? N'en croyez rien : rien ni personne ne lui échappe, son regard est d'une acuité stupéfiante et ses raisonnements d'une pertinence implacable !

La vérité de son regard, de son sens de l'observation, ainsi que son côté hors norme, hors mode, c'est justement ce qui l'a tout de suite imposé. Dès son premier long métrage, LES ZOZOS, ou les démêlés sentimentaux, au début des années 60, d'une bande de lycéens qui préfèrent courir les belles Suédoises que de suivre leurs cours. On était en janvier 1973. Pascal Thomas allait avoir 29 ans. Dans le cinéma français de ces années-là, soit romanesque et professant le culte du héros, soit très parisien (soit les deux !), LES ZOZOS crée la surprise. Par sa drôlerie si crue, si directe, si pleine de vie. Par son enracinement en province. Par son aspect autobiographique. Par son réalisme. Par sa légèreté, sa simplicité, son naturel. Un film sans vedettes,

sans provocation, sans sensationnalisme, sans dramatisation, où chacun peut se retrouver. Une histoire simple de gens ordinaires qui n'ont pas peur du bonheur. «Un film à contre courant de la mode et des modes, écrit alors Télérama. Et qui, pourtant, arrive au bon moment.» Et La Croix de remercier Pascal Thomas «de la bouffée d'air frais, du ballon d'oxygène qu'il apporte au cinéma français.» Le public suit.

Dans la foulée, Pascal Thomas a commencé un nouveau film qu'il abandonne (et dont, trois ans plus tard, il reprendra les scènes déjà tournées pour LA SURPRISE DU CHEF). Poussé par Claude Berri, il va en garder le titre, PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE, et raconter une autre histoire. Celle d'une jeune fille passant de l'adolescence à l'âge d'adulte et découvrant l'amour physique. Toujours la province, toujours les interrogations amoureuses de jeunes gens en plein apprentissage de la vie, toujours le regard aigu et complice, toujours le côté «vécu» et «vrai». Toujours aussi la volonté d'amuser en s'amusant. Ces deux films, sortis à quelques mois d'intervalle, ouvrent en fanfares la première période de Pascal Thomas. Celle où il est propulsé chef de file d'un nouveau naturalisme, qui renoue avec une tradition bien française, chère

à Jean Renoir et Jacques Becker. Et Henry Chapier de le remercier à son tour, dans Combat, pour avoir apporté au cinéma français «une verve, une santé et un culot qui lui faisaient cruellement défaut.»...

Jusqu'en 1981, cinq films vont suivre, aux titres pas forcément fins mais explicites et efficaces : LE CHAUD LAPIN, LA SURPRISE DU CHEF, UN OURSIN DANS LA POCHE, CONFIDENCES POUR CONFIDENCES, CELLES QU'ON N'A PAS EUES. Comédies de caractères souvent chorales, études de mœurs, chroniques familiales ou amicales douces-amères, elles ne connaîtront pas toutes le même succès, ni la même réussite, que ses deux premiers films. Les prétextes sont parfois un peu minces, ou les constructions un peu artificielles, mais il y a toujours, même au milieu de facilités, des personnages et des situations qui sonnent juste, des dialogues qui font mouche, des scènes, drôles ou non, qui marquent... Chemin faisant, Pascal Thomas découvre quelques grands principes dont il fera une règle d'or qu'il applique encore aujourd'hui. Son inspiration, il la puise dans sa propre histoire - passé et présent mêlés - et dans celle de son entourage. Il écrit ses scénarios avec des proches (à l'époque, son ancien prof de français, Roland Duval, puis un critique de cinéma,



Jacques Lourcelles, vite devenus ses amis, et aujourd'hui, François Caviglioli, journaliste au *Nouvel Observateur*, qu'il connaît depuis toujours, et Nathalie Lafaurie avec qui le cinéaste a eu une fille, Victoria). Son scénario, «loin d'être un objet sacré et intouchable», n'est qu'un prétexte «et doit trouver sa forme définitive après les mille et une adaptations, modifications, créations, qui seront développées en cours de tournage - et de montage.» Sa famille, en bon artisan, il la met à contribution : très vite, sa compagne, Brigitte Gruel, et leurs enfants, Émilie et Clément, jouent dans ses films, comme aujourd'hui Nathalie Lafaurie et Victoria. D'ailleurs, ses castings, il les compose en mélangeant membres de sa famille, amis, non-professionnels du cru, techniciens de cinéma, débutants qu'il va imposer (Bernard Menez découvert par Rozier mais que *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE* va rendre populaire, et que,



depuis, il a dirigé six fois) et acteurs confirmés (Daniel Ceccaldi, présent dès son court métrage, deux ans avant *LES ZOZOS*, et qu'il a dirigé ensuite huit fois, Jean Carmet, Dary Cowl, Michel Galabru...). Quant à la mise en scène, son maître-mot est simplicité. Elle est avant tout au service des personnages : «Dès le deuxième jour de tournage, ce sont les acteurs-personnages qui font le film. Par leur débit, leur façon de se déplacer. Je m'efface, je regarde et on voit les gens vivre...» La meilleure place de la caméra ? «Là où pourrait se placer le spectateur pour voir au mieux ce qui se passe et comprendre ce qui se dit.» Enfin, il tient aussi à laisser la porte ouverte au hasard : «Quand je filme je suis attentif au paysage, au vent, à une épaule ronde...»

Est-ce l'accueil mitigé de *CELLES QU'ON N'A PAS EUES*, film à sketches où il s'est essayé à tous les genres ? Est-ce la difficulté de monter ses projets (un mélo : *JE NE SUIS PAS UN HÉROS*, un policier d'après Agatha Christie - qui deviendra vingt-cinq ans plus tard *MON PETIT DOIGT M'A DIT* -, et surtout, celui qui lui est le plus cher, dans tous les sens du terme, sur la jeunesse de Paul Léautaud) ? Est-ce l'engrenage des spots de pub qui lui offre un certain confort de vie (mais dont il dira qu'ils ne lui ont rien apporté pour ses films : «On ne prépare pas de la même façon

un dessert et une viande») ? En tout cas, il prend ses distances avec le cinéma. Et puis, une belle lumière sur Paris, des cahiers et des crayons neufs, et une idée (les femmes restent à Paris travailler et les maris partent en vacances avec les enfants), et... le voilà qui revient. *LES MARIS, LES FEMMES, LES AMANTS* sort en janvier 89. Quasiment huit ans pile après *CELLES QU'ON N'A PAS EUES*. La presse unanime salue comme il se doit la réussite de ce film choral sur fond d'Île de Ré, où l'on compte quasiment vingt personnages (!), chronique tendre, drôle, lumineuse, et si juste, sur la faiblesse des hommes et leur amour des femmes. Pourtant, le film suivant, *LA PAGAILLE*, écrit avec l'un des papes de la comédie italienne, Age, et Scarpelli, qu'il a conçu comme du pur vaudeville, a du mal à convaincre. C'est un échec. Le retour a été de courte durée.

Une fois encore, Pascal Thomas s'éloigne, tout en tentant de monter des projets. «Je ne suis pas du genre à insister, reconnaît-il. J'aime les choses faciles. Faire un

film, c'est comme tenter de séduire quelqu'un. On essaie une fois ou deux. On se plaît ou on ne se plaît pas. Trop insister devient vite barbant». Le temps passe. Sans films. Et puis, la présidence de la Commission d'Avance sur recettes qui lui donne l'opportunité de discuter avec de nouveaux cinéastes, ainsi qu'une rencontre fortuite avec Daniel Toscan du Plantier qui le pousse au travail, et voilà qu'après huit ans d'absence, l'envie revient. Et c'est LA DILETTANTE et le succès-surprise qu'on lui connaît et qui prouve, tout au long de l'été 1999, qu'il peut y avoir une alternative aux grosses machines américaines. Ensuite, avec la régularité d'un métronome, il enchaîne : MERCREDI, FOLLE JOURNÉE ! en 2001, MON PETIT DOIGT M'A DIT en 2005 et LE GRAND APPARTEMENT prévu pour novembre 2006...

Le Pascal Thomas nouveau est donc arrivé. Il est à la fois le même et un autre. LES MARIS..., MERCREDI..., et, apparemment, LE GRAND APPARTEMENT pour ce qu'on

en sait, s'inscrivent dans la lignée des films de sa première période, avec cependant encore plus de monde devant la caméra et, derrière, une fluidité, une maîtrise, une virtuosité même, plus grandes. De leur côté, LA DILETTANTE et MON PETIT DOIGT... montrent qu'il est capable de passer avec autant de bonheur et de réussite d'une collectivité à un individu ou à un petit groupe d'individus, et contre toute prévision d'un univers réaliste à un monde stylisé, du «naturel» à la fantaisie. Premier changement. En outre, il ne se méfie plus des vedettes. Au contraire, il s'en sert même au mieux de ses intérêts. Et des leurs, car il leur offre des rôles en or : ce ne sont pas Catherine Frot, Vincent Lindon, Isabelle Carré, André Dussollier qui vont dire le contraire - on attend d'ailleurs avec impatience de voir comment il a utilisé, ou, plutôt, servi, Lætitia Casta, héroïne, avec Mathieu Amalric et Pierre Arditti, du GRAND APPARTEMENT. Mais surtout, c'est son regard qui n'est plus tout à fait le même. Est-ce la maturité ? La vie qui est passée, charriant joies et peines ? La possession souveraine de ses moyens d'expression ? La fréquentation assidue des grands auteurs ? En tout cas,



son regard a changé. Il n'est pas moins juste, ni moins vrai, ni moins drôle. Il est simplement plus doux, plus tendre et plus chaleureux. Là où dans ses premiers films, son œil était celui d'un entomologiste, avec une lueur de distance, voire de dérision. Aujourd'hui, c'est celui d'un frère d'armes, bon, attentif et compatissant. Là où, avant, l'ironie était là qui veillait pour couper court à tout épanchement. Là où, avant, on pouvait avoir l'impression qu'il se méfiait de l'émotion, du lyrisme et de la tendresse. Aujourd'hui, il les revendique, et s'y abandonne - et ses dialogues sont quasiment devenus des aphorismes, des maximes gorgées de sagesse chaleureuse. Il n'a plus peur ni des envolées, ni des débordements, ni des grands sentiments, ni, par conséquent, des grandes tirades. Lindon en sait quelque chose qui en avait quelques unes dans MERCREDI... Comme celle des Grogneau (1) restée dans les mémoires. Ou

comme celle-ci : «On est tous un peu comme cette petite fille perdue dans le grand commissariat, perdus dans des endroits qui ne sont pas faits pour nous, des halls de gare, des salles d'attente. Tout le monde a besoin d'un petit peu d'amour. Mais pour certains, c'est triste de voir tout ce qu'il faut traverser pour le trouver, même quand on est un enfant.» Il y a toujours eu un soupçon de nostalgie dans ses films. Mais aujourd'hui, elle semble en être la matière première. Sauf que cette nostalgie - et c'est sa force et son originalité - il la conjugue au présent. Ce n'est pas le regret d'un monde enfui qu'il raconte mais la promesse d'un monde rêvé, espéré, d'un temps heureux qui n'a pas encore tout à fait disparu puisqu'il nous le montre, puisqu'il nous en fait partager les moments de bonheur. C'est à la fois un constat et une exhortation. Le constat que le bonheur existe. Et l'exhortation de prendre garde à la douceur des choses. Ce n'est pas la moindre des qualités du cinéma de Pascal Thomas.

Jean-Pierre Lavoignat

(Texte publié au 61^e Congrès de la Fédération Nationale des Exploitants
Catalogue 2006)

(1) «Tu verras dans la vie, quand tout va bien, il y a toujours des Grogneau en embuscade et quand tout va mal, c'est là qu'ils sortent. Le Grogneau, c'est celui qui te pourrit l'existence, celui qui te raconte des enterrements aux mariages et des agonies à la naissance des enfants. Le Grogneau, c'est celui qui prédit la taule aux gosses quand ils fauchent un bonbon, celui qui te parle de l'avenir pour te gâcher le présent et t'annonce la pluie quand tu pars en vacances. Le Grogneau, c'est celui qui te flingue en plein vol et te tue avant d'entrer en scène. Le Grogneau, c'est celui qui t'oblige à remplir un formulaire quand tu parles d'amour...»



FRANCESCA

Une rivale, c'est une femme qu'on a envie d'étrangler. Mais je n'ai pas envie d'étrangler cette femme. Donc, ce n'est pas ma rivale. Ce qui veut dire que Martin ne m'a pas trompée. Mais l'intention y était. L'adultère, c'est comme les cadeaux, c'est l'intention qui compte.



Quelques Clés du Grand Appartement

Quel est le visage qui apparaît en filigrane de tout film personnel ? Celui de l'auteur ou celui que l'auteur aurait dû avoir ?

Ce n'est pas un hasard si Francesca s'appelle Cigalone : elle et son mari Martin vivent dans l'insouciance sans se rendre compte qu'ils sont de plus en plus cernés par un univers hostile et froid. Ils ne sont pas en phase avec une époque qui remplace les bistrotts par des agences bancaires, les librairies par des boutiques de fringues et où les banquiers veulent enseigner aux enfants la spéculation boursière au lieu du latin. Martin écrit des doublages et des sous-titres. Il est un peu scénariste, un peu critique, il gagne sa vie comme il peut. Francesca s'occupe de la maisonnée et monte en ligne

quand ils sont trop à découvert à la banque. Comme on dit, ils n'ont pas d'emploi marchand. Ce sont des rêveurs. Leur appartement lui-même est un rêve. Il est immense, on peut y circuler à bicyclette et il ne leur coûte presque rien, parce qu'il est encore sous la loi de 1948. Un appartement dont ils ont fait un lieu d'asile et où ils accueillent tous ceux qui ont besoin d'un foyer, ceux qui sont ballottés par la vie : la jeune sœur de Francesca qu'ils ont adoptée, ses copines, la sœur de Martin aux amours impossibles, la grand-mère toc-toc. Et surtout Adrien, un metteur en scène qui a fait de ce grand appartement son bureau, son studio et sa garçonnière. Égoïste et généreux, goinfre mais raffiné, somptueux avare doué d'une vitalité stimulante, il vit depuis cinq ans aux crochets des Cigalone en jouant de son charme et de sa légende.

Le bonheur, mais un bonheur menacé.

L'inéluctable survient : la propriétaire, Charlotte Falgard, une impérieuse quadragénaire, veut récupérer son appartement. Elle a engagé une procédure. La justice lui donne raison. Un tribunal menace les Cigalone d'expulsion. Francesca prend les choses en mains. Découragée par la rapacité des avocats, elle se souvient qu'elle a fait deux années de droit et décide d'assurer elle-même la défense de son petit monde. Aidée par une avocate sénégalaise inventive et par Oussamba, un ami qui connaît sur le bout des doigts l'art de tourner la loi et de déstabiliser les autorités, elle met l'appartement en état de soutenir un siège contre les huissiers. Elle n'a pas peur. Elle se bat, se débat, bataille sans faiblir. Elle est animée d'une énergie généreuse. Elle a l'innocence d'une fille sauvage.

Sa tâche se complique. Les Cigalone ne sont pas des machines. Au milieu des difficultés qui leur pourrissent la vie, ils connaissent les appels du désir et les affres de la jalousie. Leur stratégie est bouleversée par le tempérament explosif de Véronique, la maîtresse inattendue de Martin, par la pusillanimité de celui-ci, par la fantaisie d'Adrien qui tient absolument à terminer le tournage d'un film dans ce grand appartement tant convoité et par les visites inopinées d'huissiers oubliés. Après bien des péripéties, beaucoup d'agitation et quelques orages, cette comédie de mœurs urbaine s'achève au bord de la mer dans une sérénité provisoire, grâce à Adrien et à ses talents de séducteur canaille.

Mes personnages semblent n'avoir pas vraiment grandi ou être restés en marge de la maturité. Ce sont des naïfs, d'éternels adolescents, des rêveurs, des innocents, mais des gens qui donnent beaucoup d'eux-mêmes, et ainsi restent dans le grand courant d'échange de la vie.

Comme Annie dans PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE, Brigitte dans CONFIDENCES POUR CONFIDENCES, Pierrette dans LA DILETTANTE, Francesca est une femme libre. Sa règle de vie ressemble au *Never explain, Never complain* des rudes familles qui

exigent de leurs membres de la tenue. Comme celles qui l'ont précédée, Francesca n'est pas soumise aux modes, ni à l'air du temps. Elle est la preuve vivante, très vivante que c'est le caractère qui compte avant tout et qui s'impose.

La belle nature de Lætitia Casta, sa vitalité à la Magnani, l'ont conduit naturellement au personnage de Francesca. Pour la vérité du rôle, elle n'avait pas besoin de maquillage ni de sophistication vestimentaire. Maud Molyneux et moi étions d'accord que les hommes du film, plus fragiles, plus soumis aux apparences, devaient être habillés par un grand tailleur, et comme nous les voulions élégants, nous avons choisi le meilleur, Sifonelli. Par contre, au personnage incarné par Lætitia qui s'oppose à ce monde envahit par le prêt-à-porter, pouvait être appliqué le principe de la malle fourre tout dans laquelle elle piochait au gré, non pas du hasard ou de la coquetterie mais de la simple nécessité vestimentaire sans jamais tenir compte de ce qui pouvait lui aller ou pas. D'ailleurs tout lui allait. La beauté n'a pas besoin de parure.





La liberté du personnage de Francesca se manifeste aussi en ne tenant pas compte de ce grand tabou de notre société «talibanisée» qui contraint la femme à toutes sortes de contorsion, de rasage et d'épilation, pour satisfaire tous ceux qui ont peur du corps féminin. Et c'est ainsi que sa beauté est restée intacte même et surtout quand elle abandonne tout ce glamour dont le monde de la publicité et de la photographie l'enveloppe depuis l'âge de 14 ans.

Bien sûr il y a des points de rencontre entre le film et notre vie personnelle. Ce grand appartement de 400 m², nous l'avons connu. Il a été encore plus accueillant que celui du film. Il y avait des enfants partout, les grands-mères habitaient avec nous et les amis débarquaient à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. En effet, il y avait dix-huit clés qui se baladaient. C'était un temps enchanteur où les difficultés et les laideurs qui envahissaient notre société urbicide, linguicide, ne semblaient pas nous atteindre. Notre devise était «Quoi qu'il arrive, ne nous laissons pas abattre, la vie continue».

Même s'ils se laissent aller à trop rêver, nos personnages ont au moins conservé ce sens du lien que l'on trouve si fort dans les communautés africaines. Peut-être que cela n'est pas étranger au soutien que leur apportent leurs amis africains dans le film, mieux structurés qu'eux pour se défendre.

Plus des deux tiers du film ont été conçus au moment du tournage. Je m'explique : quatre ans auparavant, le film avait été arrêté à trois jours du début du tournage parce que je n'avais pas voulu céder aux exigences d'une chaîne coproductrice. On avait alors démolé le décor, payé les techniciens et nous étions passés à autre chose.

L'été 2005, je sortais du succès de MON PETIT DOIGT M'A DIT et pour des raisons diverses il me fallait enchaîner avec un autre film. Nous cherchions alors un sujet avec Lætitia que j'avais trouvée plus qu'épatante dans ONDINE de Giraudoux. Comme je l'avais déjà fait pour LA DILETTANTE, je transformai le rôle masculin du GRAND APPARTEMENT (première version), le remodelai pour Lætitia qui est ainsi devenue le pivot du film. Pierre Arditi et Mathieu Amalric, amusés par ce projet où pourtant leur rôle n'existait pas encore, nous ont rejoints.

L'attitude des responsables des chaînes coproductrices a été exemplaire. Pierre Héros pour France Télévision et Nathalie Bloch-Lainé, Frédéric Sichler et Stéphane Célérier pour Canal+ et StudioCanal, ont accepté ce scénario à peine esquissé, ou comme on dit depuis James Joyce, *in progress*.

Il faut dire qu'ils font partie de ces personnes qui ont compris depuis longtemps qu'un film n'est pas obligatoirement ce qui est écrit, mais ce qui va être filmé et projeté sur l'écran. Et que le scénario de celui-ci, comme celui de mes précédents films, ne s'arrêterait qu'à la fin du mixage, après avoir passé des étapes autrement plus importantes : le choix des décors et du style photographique, le tournage et la direction d'acteurs, et enfin l'essentiel, le montage et le mixage, dont aucune des commissions décidant du financement de tel ou tel film ne se préoccupe jamais, bien heureusement.

Confiants dans notre énergie, nos coproducteurs ont donné la prééminence au filmé et non pas à l'écrit. Cette attitude est d'ailleurs parfaitement accordée à ce cinéma attaché au mouvement de la vie et dont la manière et la méthode de ses plus grands représentants, Jean Renoir et Leo Mc Carey, s'arrangeaient mal des exigences des studios qui prétendaient tout prévoir.

C'est ainsi que la musique, les chansons et les danses ont pu surgir en toute liberté au cours des semaines de tournage du GRAND APPARTEMENT et qu'un dialogue généreux qui cite Malherbe, multiplie les aphorismes pas sérieux, et même parlé en bambara ont pu envahir le film et lui donner son caractère joyeux et mouvementé. Je suis un cinéaste traditionnel. J'aime qu'on rie, qu'on soit ému, qu'on pleure, j'aime que l'histoire raconte quelque chose et j'aime transporter les spectateurs dans un monde différent et faire en sorte que pendant quelques instants, ils se sentent plus heureux.

La loi de 48 n'est qu'un prétexte. Le film s'oppose à l'asservissement de l'homme par l'argent. C'est une variation sur le thème de l'ermitage, qui est un paradis limité dans l'espace, protégé du monde. Le grand appartement est un lieu enchanté, sauvegardé des maux que subit notre société dévastée par les programmes immobiliers et abruti de publicité.

Je cherche à comprendre le monde tel qu'il ne va pas, mais paradoxalement le film peut être vu comme une célébration du bonheur d'être en vie. Sans doute parce que j'aime représenter les hommes dans ce qu'ils ont de meilleur. Plutôt que détruire ou filmer contre, je préfère construire et chanter ce que j'aime, ou ce que j'ai aimé.

Propos recueillis par Claire Vassé



MARTIN

Nous, on vit en communauté, et l'âme de la communauté, c'est l'amour. Les Falingard, eux vivent en société, et l'âme de la société c'est la loi. C'est ça que tu dois réussir à mettre dans la tête de la juge.

FRANCESCA

Tu me vois vraiment dire ça à la juge ?

MARTIN

Mais bien sûr ! C'est un vieux truc de Rossellini. C'est pas rien Rossellini.

Liste Artistique

Francesca	Lætitia Casta	Mama Oussamba	Laurentine Milebo	L'Huissier Blavache	Hervé Pierre	Sonia	Nathalie Larcher
Martin	Mathieu Amalric	Deuxième épouse d'Oussamba	Mariam Kaba	Maître Rippert	Bernard Verley	L'automobiliste	François Morel
Adrien	Pierre Arditi	Troisième épouse d'Oussamba	Sarah Toure	Aissa Lafleur	Mariam N'Diaye	Léon	Jacques Cerceau
Charlotte Falingard	Noémie Lvovsky	Un ami d'Oussamba	Sylvestre Amoussou	Nouaceur	Aymen Saidi	Zaza	Maud Jurez
Ravambuse	Maurice Risch	Joséphine	Carmen Durand	Le traducteur du studio	Romain Rojtman	Olga	Axelle Charvoz
La Juge Villebosse	Sylvie Lachat	Marie-Antoinette	Gisele Casadesus	L'acteur du doublage	Alexandre Lafaurie	Capsula	Audrey Hamm
La Présidente du Tribunal	Élizabeth Macocco	Victoria	Victoria Lafaurie	L'actrice du doublage	Vanessa Bettanne	L'institutrice	Ariane Rousseau
L'Avocat de Mme Falingard	Dominique Harispuru	Mathilde	Matilde Hochet	Paul	Paul Minthe	Marion	Marion Bartherotte
L'Huissier du Tribunal	Annick Claudon	Astrid	Astrid Servranckx	Armand	Pierre Lescure	Le banquier de Francesca	Jean-Francois Balmer
Véronique	Stéphanie Pasterkamp	Pandora	Pandora Stoekle	Lucette	Valeriane de Villeneuve	Noémie	Isabelle Giami
Annette	Valérie Decobert	Isabelle	Ilana Gruvman	TGV	Philippe Alcan	L'organisateur du Festival de Florence	Aldo Tassone
Oussamba	Cheik Doukoure	Agathe	Sanaa Estibal				



Liste Technique

Réalisateur Pascal Thomas
Scénario et dialogues François Caviglioli
Nathalie Lafaurie
Pascal Thomas
Directeur de la photographie Renan Polles
Chef décoratrice Katia Wyszkop
Costumes Maud Molyneux
Chorégraphie Catherine Martin
1^{er} assistant réalisateur Olivier Horlait
Scripte Elena Manso
Chef monteuse Catherine Dubeau
Casting figuration Laurent Soulet
Directeur de production Hubert Watrinet
Producteur associé Éric Dussart

Administratrice de production Bernadette Zinck
Régisseur général Boris Briche
Chef opérateur son Pierre Lenoir
Chef maquilleuse Nathalie Louichon
Chef coiffeuse Charlotte Arguillere
Chef constructeur François Combastel
Chef peintre Marie Rossignol
Chef électricien Philippe Porte
Chef machiniste Laurent Passera
Musique Reinhardt Wagner
interprétée par la Camereta de Bourgogne

Produit par Nathalie Lafaurie et Les Films Français
En coproduction avec StudioCanal, France 2 Cinéma et Ah ! Victoria Films !
Avec la participation du CNC

FRANCESCA

Voilà, tu seras très bien ici. Je t'ai préparé un matelas. L'avantage des grands appartements, c'est qu'on peut se quitter sans se séparer.

Estime-toi heureux qu'on n'habite pas dans un trois pièces, sinon tu coucherais dehors !

Notes

